

DANDYS

Chateaubriand
Mémoires d'outre-tombe, XXVII, 3

Les Mémoires
[Le Témoin gaulois](#)

Tout accès payant au site gratuit Le Témoin gaulois relève de l'escroquerie.

Sommaire

Lire ou relire le texte

Dandys 4

Les mots 5

Pour mieux comprendre le texte

Approches internes 9

Composition du texte

L'énonciation

Les procédés de la satire

Les images

L'ironie

L'exagération 10

La symétrie

Approches externes : quelques pistes

La vie de Chateaubriand 11

Situation du texte

Le temps de l'écriture

Chateaubriand et l'Angleterre

Annexes

Annexe 1. Un point de vue britannique sur le dandysme 13

Annexe 2. Les Précieuses ridicules 14

Annexe 3. Les Caprices de la mode 16

Annexe 4. Vigny et les chemins de fer 17

Travaux proposés 18

Notes 19

Problèmes de méthode 22

Lire ou relire le texte

Dandys

Il ne s'agissait plus de ces sauteries*¹ d'émigrés* où nous dansions au son du violon* d'un conseiller du parlement* de Bretagne ; c'était Almack's* dirigé par Colinet* qui faisait mes délices ; bal public* sous le patronage des plus grandes dames du Westend*. Là se rencontraient les vieux et les jeunes dandys*. Parmi les vieux brillait le vainqueur de Waterloo*, qui promenait sa gloire comme un piège à femmes tendu à travers les quadrilles* ; à la tête des jeunes se distinguait lord Clamwilliam*, fils, disait-on, du duc de Richelieu*. Il faisait des choses admirables : il courait à cheval à Richmond* et revenait à Almack's après être tombé deux fois. Il avait une certaine façon de parler à la manière d'Alcibiade*, qui ravissait. Les modes des mots, les affectations de langage et de prononciation changeant dans la haute société de Londres presque à chaque session parlementaire*, un honnête homme* est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais, qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822 le fashionable* devait offrir au premier coup d'oeil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine ; coeur ennuyé, byronien*, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être*.

Aujourd'hui ce n'est plus cela : le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise* de la reine Élisabeth*, ou comme le disque radieux du soleil ; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur la tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités*. Quelques dandys radicaux*, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe.

Mais sans doute, toutes ces choses sont changées dans le temps même que je mets à les décrire. On dit que le dandy de cette heure...

Chateaubriand (*Mémoires d'outretombe*, XXVII,3)

1

L'astérisque, dans cette page, renvoie au chapitre **Les Mots**, pages 5 à 8

Les mots

Sauteries : Soirée dansante sans façons. Ce mot est familier, mais n'avait rien de vulgaire.

Émigration : La Révolution française entraîna la fuite à l'étranger d'une grande partie de la noblesse, et le signal en fut donné après la prise de la Bastille, dès le 17 juillet 1789, par le comte d'Artois, frère du roi, et futur Charles X.

Beaucoup d'émigrés servirent dans les armées opposées à la France. Beaucoup rentrèrent à partir de 1799, encouragés par le Premier Consul, mais la famille royale et ses proches ne revinrent qu'en 1814, « dans les fourgons de l'ennemi ».

Chateaubriand choisit, pour sa part, de s'embarquer pour les États-Unis en 1791, mais revint en février de l'année suivante pour se marier. Il émigra pour Bruxelles le 15 juillet 1792, et fut blessé au siège de Thionville, le 16 octobre, alors qu'il « servait le roi » dans la 7^{ème} compagnie bretonne.

Licencié, il connaîtra à Londres une existence misérable, et vivra des maigres subsides du gouvernement anglais.

Il sera rayé de la liste des émigrés le 21 juillet 1801, et servira quelque temps Bonaparte comme diplomate avant de démissionner, pour protester contre l'exécution du duc d'Enghien*².

« **Au son du violon d'un conseiller du parlement de Bretagne** » : renvoie au chapitre suivant, où est évoquée la période de l'émigration :

« *Nos plaisirs*

Mes amis me trouvèrent une chambre mieux appropriée à ma fortune décroissante (on n'est pas toujours au comble de la prospérité) ; ils m'installèrent aux environs de MaryLeBone Street, dans un garret dont la lucarne donnait sur un cimetière : chaque nuit la crécelle du watchman* m'annonçait que l'on venait de voler des cadavres.[...]*

« Mon cousin de La Bouëtardais, chassé faute de paiement, d'un taudis irlandais, quoiqu'il eût mis son violon en gage, vint chercher chez moi un abri [...] La Bouëtardais était, comme Hingant,* conseiller au parlement de Bretagne ; il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête ; mais il avait déserté avec armes et bagages ; c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge,* et il couchait sous la pourpre* à mes côtés. [...] Nous tenions des conseils dans notre chambre haute, nous raisonnions sur la politique, nous nous occupions des cancons de l'émigration. Le soir, nous allions chez nos tantes et cousines danser... »*

(Mémoires d'outretombe, X, 6)

Parlement : En France, sous l'Ancien Régime, les parlements sont des assemblées qui cumulent trois rôles :

- judiciaire : ce sont des cours de justice qui jugent en dernier ressort ;
- politique : elles enregistrent les lois et ont un droit de remontrance, c'est-à-dire qu'elles peuvent présenter au roi leurs observations ;
- administratif et policier : elles publient des règlements.

Le Parlement de Paris a un rôle de premier plan, mais il en existe dans les provinces : Toulouse (depuis 1420), Grenoble (1453), Bordeaux (1462), Dijon (1480), Aix (1501), Rouen (1515), Bretagne (1554), etc. Les membres des parlements sont des magistrats propriétaires de leurs « offices » ou charges, qu'ils achètent au roi et peuvent revendre.

En Angleterre : créé au XIII^e siècle comme les États généraux, qui sont l'institution française qui lui correspond le mieux, afin de soutenir le pouvoir royal, il l'a de plus en plus limité parce qu'il a été fréquemment convoqué, contrairement aux États généraux de France. Au siècle suivant, la Chambre des Lords (héréditaires ou désignés par le roi) et la [Chambre des Communes](#) composée de chevaliers et de bourgeois élus sur des bases censitaires se réunissent séparément. Sans constitution écrite, l'Angleterre est ainsi devenue la première démocratie des temps modernes.

2

L'astérisque, dans le reste de la fiche, renvoie aux chapitre **Notes**, pages 19 à 21

Almack's, ou plutôt Almach's : Il s'agit de salons du quartier élégant de Saint-James, créés en 1865 par Almach. Ils étaient uniquement fréquentés par l'aristocratie (« sous le patronage des plus grandes dames »). Chateaubriand, lui-même aristocrate de naissance, éprouve une satisfaction naïve de parvenu dans la revanche que l'histoire lui donne sur les temps difficiles de l'émigration.

Brummel (George Bryan 1778-1840) : D'origines modestes il put, grâce à ses protecteurs, suivre l'enseignement des écoles prestigieuses d'Eton et d'Oxford, et célèbre par son élégance, devint l'ami inséparable et le modèle du Prince de Galles, le futur régent, qui sera George IV. En 1816, ruiné par le jeu et brouillé avec le régent, il se retire à Calais où, malgré la fidélité de ses amis, il connaît une fin misérable : prison pour dettes et asile d'aliéné. Il est resté le type même du dandy.

Colinet ou Collinet : « M. de CH. aimait le flageolet* et les grimaces de mettre notre ambassadeur en gaieté » (Marcellus (*Chateaubriand en son temps*, cité dans l'édition de la Pléiade)

Bal public : Par opposition à ceux que les grands pouvaient donner dans leurs demeures, mais Almach's n'était pas un bal populaire !

Westend : C'était le quartier aristocratique de Londres.

Chateaubriand avait d'abord écrit : « des plus grandes dames de l'Ouest ».

À Londres comme à Paris, les beaux quartiers commencent à se distinguer des quartiers populaires, et, à cause du vent d'ouest dominant qui chasse les fumées de l'industrie naissante, ils se groupent à l'ouest de la ville.

Jusqu'à là, riches et pauvres cohabitaient dans les mêmes maisons : on distinguait seulement les étages « nobles » (les moins élevés) des autres, d'accès plus pénible.

Dandy : Ce mot anglais, d'origine obscure, est apparu à la fin du XVIII^e siècle, et semble avoir disparu des dictionnaires anglais contemporains. Mais passé en France, avec l'anglomanie, au XIX^e siècle, il y a connu un succès beaucoup plus durable.

Le dandy veut avant tout affirmer sa différence ; ce n'est pas forcément un homme « bien né » ; Brummel*, qui fut en son temps le modèle du genre, avait pour grand-père un domestique.

Le dandy se plaît à étonner et à éblouir le bourgeois, par sa mise vestimentaire, ses manières, son mépris du bon ton. Comme les snobs l'imitent, il est contraint de se transformer constamment et, à son corps défendant, donne le ton à la mode.

En France, le personnage du dandy sera cultivé et illustré en littérature par Honoré de Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly au XIX^e siècle, et il se perpétuera dans la première moitié du XX^e avec des écrivains comme Giraudoux, Paul Morand, etc.

Le dandysme prend, à l'ère de la communication de masse, des formes nouvelles, les modes étant largement créées et propagées par les médias et la publicité, qui les mettent au service du commerce, mais c'est une attitude humaine permanente ; les dandys ne se réclamaient-ils pas d'Alcibiade, du monde de Pétrone, de la Préciosité ?

Le vainqueur de Waterloo : Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852). Ce général, ayant vaincu définitivement Napoléon à Waterloo, en 1815, joua un grand rôle politique, et s'opposa au démembrement de la France. Couvert d'honneurs et de richesses, il était alors ministre, et devint premier ministre en 1828.

On notera la périphrase pompeuse qui le désigne ici : elle rend plus saisissant le contraste entre le passé de cet homme, et ses préoccupations présentes. Peut-être recouvre-t-elle quelque amertume de la part de Chateaubriand : émigré mais patriote, il a durement ressenti la défaite française.

Quadrille : Un quadrille est une danse qui met en jeu deux ou quatre couples qui forment un carré en se faisant face. Dérivé de la « contredanse »*, le quadrille, apparu à la fin du XVIII^e siècle en France, en fut ramené à Londres en 1815. C'était la danse à la mode et elle devait rester en vogue, aux États-Unis, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Lord Clamwilliam (1795-1859) : Richard Charles Francis Meade, comte de Clanwilliam de Tipperary. Pair irlandais, il occupait en cette année 1822 les fonctions de sous-secrétaire d'État au *Foreign Office* (Affaires Étrangères). Chateaubriand ajoute à la page suivante des *Mémoires* :

« *Lord Clamwilliam a passé vite : je l'ai retrouvé à Vérone ; il est devenu après moi ministre d'Angleterre à Berlin. Nous avons suivi un moment la même route, quoique nous ne marchions pas du même pas.* »

Duc de Richelieu Armand Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu 1766-1822 : Comme Chateaubriand, il connut l'émigration, mais il se mit au service de la Russie, fut nommé gouverneur d'Odessa, et ne rentra en France qu'en 1814.

Sa carrière politique fut plus brillante : il devint, sous Louis XVIII, ministre des Affaires Étrangères et Président du Conseil.

C'était le petit-fils du Maréchal de Richelieu (1696-1788), qui fut l'ami de Voltaire, et était lui-même le petit neveu du fameux cardinal, ministre de Louis XIII.

Session parlementaire : Il s'agit de la période où le parlement siège.

Richmond : Ville de la banlieue sud de Londres, dans le comté du Surrey.

À la manière d'Alcibiade : Alcibiade (450-404 avant notre ère), général athénien, élève de Socrate, fit une carrière tumultueuse. Il est également resté célèbre pour son élégance et son « dandysme » avant la lettre.

Selon Plutarque, il affectait un léger bégaiement, et quelques défauts de prononciation (l pou r).

On dit aussi qu'il aurait fait couper la queue de son chien pour se faire remarquer de ses concitoyens.

Honnête homme : Au XVII^e siècle, le mot honnête (venu du latin *honestus*, honorable, digne de considération) s'applique à : « qui *mérite de l'estime, de la louange* » (*Dictionnaire de Furetière*, 1690)

« *On appelle aussi honnête homme un homme en qui on ne considère alors que les qualités agréables et les manières du monde. Et en ce sens, honnête homme ne veut dire que galant homme, homme de bonne conversation, de bonne compagnie* » » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694)

L'honnête homme se reconnaît, en fait, à plusieurs critères :

– un critère de classe : c'est un gentilhomme, un noble ;

– un critère d'éducation : il est cultivé, « passablement *imbu de toutes les sciences* », à l'opposé du pédant, « *solidement profond en une seule* », et a le goût des vers et des langues, selon Faret (*L'Art de plaire à la Cour*, 1640).

Il arrive pourtant que le mot ait déjà le sens moderne d'homme honnête ; le critère est alors moral, il s'agit d'être vertueux, probe :

« *Je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.* » Molière, (*Dom Juan*, IV, 5 – 1665)

Issu du modèle plus rude du « cavalier » de l'époque Louis XIII, l'honnête homme cédera la place, au XVIII^e siècle, à l'idéal du « philosophe » mais il survit dans l'idée que l'enseignement français se fait encore de la « culture générale ».

Fashionable : C'est un mot anglais, désignant l'homme à la mode (*fashion*). *Fashion* et *fashionable* appartiennent alors au *franglais*, et ne font rougir ni Chateaubriand, ni Honoré de Balzac.

Byron (George Gordon, Lord Byron, 1788-1824) : La vie et l'œuvre de ce poète, né dans une famille de haute aristocratie, et qui dut s'exiler définitivement, en 1816, à cause du scandale de sa vie privée,

comme sa mort au service de l'Indépendance de la Grèce, sont marquées par la violence et la passion, et en font le type même du héros romantique.

Parmi ses œuvres, citons :

– *Le Pèlerinage de ChildeHarold* (1812)

– *Le Ciel et la Terre* (1823)

Le mystère de l'être : Le romantisme a réhabilité l'angoisse métaphysique, en réaction à la Philosophie des Lumières.

Fraise : Grand col tuyauté en forme de roue, d'origine italienne ; elle s'est portée en France du milieu du XVI^e siècle au XVII^e. Le personnage de *L'Avare*, de Molière (1668), la porte encore, mais Harpagon est un barbon ridicule.

Élisabeth : La reine Élisabeth Ière d'Angleterre (1533-1603) est, en effet, représentée par les peintres de son temps le plus souvent avec une superbe fraise.

Ladies : On remarquera que Chateaubriand, peu regardant sur l'orthographe des noms propres anglais, adopte ici le pluriel correct de « lady », ce qu'il ne fait pas pour dandy, ce mot étant passé dans la langue française.

« Ladies » fait évidemment plus « couleur locale » que « dames ».

Félicité : La félicité étant le bonheur suprême, cela fait beaucoup !

Radicaux : Du latin *radix*, *radicis*, la racine. Est radical ce qui s'attaque à la racine du mal.

Chateaubriand compare plaisamment le dandysme au radicalisme, doctrine philosophique et politique qui s'opposait alors, outre-Manche, au conservatisme.

Pour mieux comprendre le texte

Approches internes

Composition du texte

À première vue, cet extrait oppose trois temps :

- Le passé, marqué par l'imparfait (premier paragraphe)
- « *Aujourd'hui* », marqué par le présent (deuxième paragraphe)
- « *Dans le temps même que je mets à écrire* » (troisième paragraphe)

En fait, dans le premier paragraphe, l'imparfait s'applique à deux périodes du passé tout à fait distinctes :

- le temps lointain de l'émigration « *où nous dansions* » (1792)
- le passé plus récent de l'arrivée en Angleterre (1822)

À l'intérieur de cette opposition l'on en distingue une autre : elle renvoie aux procédés de la satire.

L'énonciation

Nous sommes évidemment dans le discours :

- Les temps utilisés sont l'imparfait et le présent ;
- La première personne apparaît au début : « Nous dansions, mes délices » et réapparaît dans la dernière phrase : « dans le temps même que je mets à les décrire » ; entre temps, la troisième personne domine, l'auteur s'effaçant devant les sujets qu'il peint avec férocité ;
- Indicateurs de temps : « aujourd'hui, dans le temps même que je mets » ;
- Indicateur de lieu : « Là » ;
- Indicateurs d'opinion* : « sauterie » opposé à « bal » ;
- comparaisons humoristiques (« comme un piège à femmes, comme la fraise de la reine Elisabeth ou comme le disque radieux..., comme un cierge ») ;
- jugements : « des choses admirables, la barbe [...] grandie un moment par surprise, par oubli, pendant..., byronien, les plus avancés vers l'avenir ».

On notera, d'autre part, que l'auteur procède surtout par juxtaposition de propositions (même quand le sens appellerait une coordination par mais : « Il ne s'agissait plus de ces sauterie[s] [mais] d'Almack's », et par énumération des caractéristiques des dandys, la répétition de « il doit » repris par « il faut » en soulignant l'impérieuse obligation.

On remarquera enfin la longueur des phrases (sept pour le premier paragraphe, une très longue suivie de deux autres très courtes pour le deuxième ; l'ampleur des phrases donne à cette page une allure oratoire.*

Les procédés de la satire

Le recours aux images

1. Comparaisons cocasses :

- « qui promenait sa gloire comme un piège à femmes », où les femmes sont élevées à la dignité de gibier ;
- « une certaine façon de parler à la manière d'Alcibiade » ;
- « une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Élisabeth ou comme le disque du soleil radieux. » où radieux (rayonnant), annonce les « cinq ou six félicités » ;
- « une canne qu'il porte comme un cierge », qui suggère de façon saisissante la raideur de l'attitude et l'inutilité de l'objet.

2. Synecdoque :

- Wellington « promenait sa gloire [...] à travers les quadrilles », où l'exploitation dérisoire de ses faits d'arme remet le héros à sa juste place, d'autant qu'il a d'abord été désigné par une périphrase pompeuse : « le vainqueur de Waterloo ».

Chateaubriand est resté très patriote, même en exil, et cette mention ne va probablement pas sans amertume, de sa part.

3. Métaphore : « cœur [...] noyé dans le dégoût et le mystère de l'être. »

L'ironie

Le genre satirique, qui remonte à l'Antiquité, vise à attaquer les ridicules et les vices d'une société, d'une époque. La satire n'apparaît plus comme un genre autonome au XIX^e siècle, mais un texte comme celui-ci en reprend l'esprit et les méthodes. Imperturbablement, l'auteur a recours à ce procédé :

- « Il faisait des choses admirables : », ce que la suite ne montre guère, contrairement à ce que promettent les deux points ;
- « une certaine façon de parler [...] qui ravissait » : c'est au lecteur de juger ;
- « la barbe [...] grandie un moment par oubli, par surprise, pendant les préoccupations du désespoir », effet d'accélération digne du cinéma d'animation ;
- « il décèle la fière indépendance de son caractère » par des postures bouffonnes ou grossières* qui impressionnent « des ladies en admiration »
- le dandy, « indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard », apparaît comme une marionnette ;
- « Les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe », ce qui est, en effet, tout un programme...

L'exagération

L'hyperbole est un moyen ordinaire de la satire :

- Lord Clanwilliam revenait de chacune de ses courses « après être tombé deux fois », c'est du moins ce que suggère ici l'imparfait qui semble exprimer une répétition mécanique, donc comique ;
- « un homme est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais, qu'il croyait savoir six mois auparavant » (voir Montesquieu) ;
- « son âme toujours au comble de cinq ou six félicités » ;
- « ces choses sont changées dans le temps même que je mets à les décrire » (voir page 18).

La symétrie

Elle est établie, de façon systématique, entre dandys de la veille et dandys d'aujourd'hui. Elle tient évidemment au sujet traité, puisque l'originalité ne peut naître, en matière de mode, que du rejet de la mode précédente.

Mais Chateaubriand exploite habilement le filon :

Hier :

malheureux

malade

la barbe [...] non pas rasée

préoccupations du désespoir

négligé

noyé dans le dégoût

Aujourd'hui :

au comble de cinq ou six félicités

Il faut que sa santé soit parfaite

des moustaches ou une barbe taillée

léger

il doit soigner sa toilette

radieux

tout en préservant la diversité et en ménageant des surprises, l'ordre suivi changeant de l'un à l'autre portrait, et sans tomber dans une exploitation mécanique du procédé, car il relève aussi des traits originaux chez chacun : *regard profond, sublime... certains [...] ont une pipe*

Un seul point commun aux dandys de tous temps : le mépris des autres ; mépris apparent, puisqu'ils cherchent à s'en faire admirer, et qui s'exprime tantôt par une provocante négligence de la tenue et une expression dédaigneuse, tantôt par la grossièreté délibérée des manières :

Dédain

quelque chose de négligé

lèvres contractées en

dédain de l'espèce humaine

et de la tenue vestimentaire

Grossièreté

il décèle la fière indépendance [...]

en allongeant ses bottes au nez des ladies

Approches externes : quelques pistes

La vie de Chateaubriand

Né à Saint-Malo, le jeune vicomte voyage en Amérique, pour fuir la Révolution (1791). En 1792, il émigre en Angleterre d'où il revient en 1800. Il s'oppose bientôt à Napoléon I^{er}, puis sert le roi Louis XVIII comme ambassadeur de France à Londres (1822), puis comme ministre des Affaires étrangères, avant de retourner sous Charles X dans l'opposition, où il défend la liberté de la presse.

Chateaubriand a profondément marqué la littérature romantique ; si les œuvres qui lui ont valu le plus grand succès de son vivant ne sont plus guère lues, il reste l'auteur de deux romans, *Atala* et *René* (1822), de deux beaux récits de voyage :

- *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811)
- *Le Voyage en Amérique* (1827),

et surtout des *Mémoires d'outre-tombe*.

Situation du texte

Nous sommes en 1822, et Chateaubriand, qui vient de prendre ses fonctions d'ambassadeur de France à Londres, se réjouit de sa fortune nouvelle, d'autant qu'il la compare au sort misérable qu'il a connu dans la capitale anglaise, comme émigré :

« C'est à Londres, en 1822, que j'ai écrit de suite la plus longue partie de ces Mémoires, renfermant mon voyage en Amérique, mon retour en France, mon mariage, [...] ma résidence et mes malheurs en Angleterre depuis 1793 jusqu'à 1800. Là se trouve la peinture de la vieille Angleterre, et comme je retraçais tout cela lors de mon ambassade (1822), les changements survenus dans les mœurs et dans les personnages de 1793 à la fin du siècle me frappaient ; j'étais naturellement amené à comparer ce que je voyais en 1822, à ce que j'avais vu pendant les sept années de mon exil d'outre-Manche. »

Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, XXVII,1)

Le temps de l'écriture

Le titre de l'ouvrage, *Mémoires d'outre-tombe*, exprime bien le projet de Chateaubriand : ce livre ne devait être publié que cinquante ans après sa mort (il parut, en fait, sous forme de feuilleton, moins de quatre mois après, la société d'édition à qui il avait confié cette publication en ayant vendu les droits à la presse, malgré ses protestations).

Le projet d'écrire ses *Mémoires* est né dès 1803, alors que l'auteur venait d'y être nommé secrétaire de légation par le Premier consul.

On sait en quelles circonstances il a écrit cette page, en 1822. On sait d'autre part que d'autres remaniements ont eu lieu, et qu'en 1847, enfin, il a « entièrement revu et corrigé [s]es Mémoires. »

Comme on le voit, il s'agit d'un travail élaboré, et il faut considérer avec précaution « le temps même » qu'il met à décrire « ces choses ».

Chateaubriand et l'Angleterre

Chateaubriand s'est réfugié en Angleterre, comme beaucoup d'autres nobles ; ce pays a donc été d'abord associé aux misères de l'émigration, malgré quelques secours matériels qu'il en a reçus, mais il y a connu aussi l'éclat de la fortune lors de son ambassade.

Ses sentiments à l'égard de la nation anglaise sont mitigés :

« Tous les Anglais sont fous par nature ou par ton. [...] Les ladies les plus à la mode me plaisaient peu ; [...] Les Anglais de la nouvelle race sont infiniment plus frivoles que nous » sont des amabilités que l'on trouve dans la suite du chapitre 3.

En fait, Chateaubriand vieillissant regrette, naturellement, le temps de sa jeunesse :

« mais enfin, telle qu'elle était, cette Angleterre, entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante et redoutable. »

« *Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des usines, ses chemins changés en ornières de fer ; et sur ces chemins, se meuvent des chaudières errantes.* »*

Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, XXVII, 2)

La satire* de la mode en 1822 qui évoque une époque heureuse de sa vie, est, on le voit, plus souriante...

Annexes

Annexe 1. Un point de vue britannique sur le dandysme

On comparera le texte satirique de Chateaubriand à celui de Carlyle* : peut-être parce qu'il ne fréquente pas les salons, cet auteur ne retient du dandysme que ses extravagances vestimentaires, qui coquent son puritanisme, sans relever la grossièreté des dandies.

Le Corps dandique

Tout d'abord, en ce qui concerne les Dandys, considérons, avec une certaine rigueur scientifique, ce qu'est spécialement un Dandy. Un Dandy est un Homme-qui-porte-des-Vêtements, un homme dont le commerce, le bureau et l'existence consistent dans le port de Vêtements. Chacune des facultés de son âme, de son esprit, de sa bourse et de sa personne est héroïquement consacrée à ce seul objet, bien porter des Vêtements, et de manière appropriée : de même que d'autres s'habillent pour vivre, il vit pour s'habiller. L'importance primordiale des Vêtements, un professeur allemand, dont l'érudition et la perspicacité sont sans égales, le démontre dans l'énorme volume qu'il a écrit, a soudainement jailli dans l'esprit du Dandy sans effort, comme par un instinct génial ; il est inspiré par le Chiffon, c'est un Poète du Chiffon. Ce que Teufelsdröckh³ appellerait une « Idée divine de Chiffon » est né avec lui, et cela, comme d'autres idées semblables, devra être exprimé, ou tourmentera son cœur brisé par des affres indicibles.

Mais, en homme généreux, créatif enthousiaste, il met sans crainte son Idée en Action ; se montre à l'humanité dans une tenue bizarre ; va de l'avant, témoin et vivant Martyr de la valeur éternelle des Vêtements. Nous l'avons appelé un Poète : son corps n'est-il pas la peau de parchemin (rembourrée) sur lequel il écrit, avec des encres agréables d'Huddersfield, un sonnet au sourcil de sa maîtresse ? Dites plutôt une épopée, et *Chiffa Virumque cano*,⁴ au monde entier, en vers Macaroniques, afin qu'on le lise couramment⁵. Non, si vous accordez, ce qui semble recevable, que le Dandy dispose en lui-même d'un Principe de Réflexion, et de certaines notions de Temps et d'Espace, n'est-il pas dans cette vie vouée au Vêtement, dans ce sacrifice si volontaire de l'Immortel au Périssable, quelque chose (bien que dans l'ordre inverse) de cet alliage et identification de l'Éternité et du Temps qui, comme nous l'avons vu, constitue le caractère Prophétique ?

Et maintenant, pour tout ce martyr perpétuel, et pour la Poésie, et même la Prophétie, qu'est-ce que le Dandy demande en retour ? Uniquement, nous pouvons le dire, que vous reconnaissiez son existence ; que vous admettiez qu'il est un objet vivant ; ou même à défaut, un objet visuel, ou une chose qui reflète les rayons lumineux. Il ne sollicite pas votre argent ou votre or (au-delà de ce que la Loi avare lui a déjà assuré) ; rien que le dard de vos yeux. Comprenez sa signification mystique, ou manquez-la tout à fait et faites-en une mauvaise interprétation ; mais regardez-le, et il est content.

Carlyle (*Sartor Resartus*, 1831)
Traduction René Collinot

Sartor Resartus (Le Tailleur retailé) est un ouvrage difficile par le style et le vocabulaire : on voudra bien nous pardonnera les faiblesses de la traduction et nous aider à y remédier.

³ Nom d'un personnage imaginaire, de l'allemand *Teufel* (diable), et *Druckh* : saleté

⁴ Je chante l'Homme et les Vêtements, *Chiffus* traduisant *Clotba*, latin de fantaisie

⁵ Habacuc, II,2 : « L'Éternel m'adressa la parole, et il dit: Écris la prophétie: Grave-la sur des tables, Afin qu'on la lise couramment. »

2. Les Précieuses ridicules

(Magdelon, Cathos, Mascarille, Almanzor)

MAGDELON : Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE : Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS : Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE : Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAGDELON : Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE : C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MAGDELON : Ah ! certes, cela sera du dernier beau. J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE : Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MAGDELON : Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE : Sans doute. Mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS : L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE : Écoutez donc.

MAGDELON : Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE :
Oh, oh! Je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

CATHOS : Ah ! mon Dieu ! Voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE : Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne sent point le pédant.

MAGDELON : Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

30 MASCARILLE : Avez-vous remarqué ce commencement : « Oh, oh ? » Voilà qui est extraordinaire : « Oh, oh ! » Comme un homme qui s'avise tout d'un coup : « oh, oh ! » La surprise : « oh, oh ! »

MAGDELON : Oui, je trouve ce « oh, oh ! » admirable.

MASCARILLE : Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS : Ah ! Mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAGDELON : Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce « oh, oh ! » qu'un poème épique.

MASCARILLE : Tuidieu ! Vous avez le goût bon.

MAGDELON : Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE : Mais n'admirez-vous pas aussi « je n'y prenais pas garde ? » « Je n'y prenais pas garde », je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle : « je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal, » tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton ; « je vous regarde, » c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; « Votre œil en tapinois... » Que vous semble de ce mot « tapinois » ? n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS : Tout à fait bien.

MASCARILLE : « Tapinois », en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne prendre une souris : « tapinois ».

MAGDELON : Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE : « Me dérobe mon cœur, » me l'emporte, me le ravit. « Au voleur, au voleur, au voleur ! » Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? « Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur ! »

MAGDELON : Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE : Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS : Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE : Moi ? Point du tout.

CATHOS : Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE : Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MAGDELON : assurément, ma chère.

MASCARILLE : Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût. « *Hem, hem. La, la, la, la, la.* » La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

Il chante

Oh, oh ! je n'y prenais pas...

CATHOS : Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MAGDELON : Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE : Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? « Au voleur !... » Et puis, comme si l'on criait bien fort : « au, au, au, au, au, au voleur ! » Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : « au voleur ! »

MAGDELON : C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS : Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE : Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MAGDELON : la nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE : A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS : A rien du tout.

MAGDELON : Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

MASCARILLE : Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON : Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE : Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles, et leur donner la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau », devant que les chandelles soient allumées.*

(Molière, scène IX)

Annexe 3. *Les Caprices de la mode*

Rica est un voyageur persan, qui accompagne Usbek : celui-ci a entrepris de visiter l'Europe, pour fuir ses ennemis. Rhédi est le neveu de Rica, et séjourne à Venise, où il « s'instrui[t] des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ».

Lettre XCIX

Rica à Rhédi
À Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère ; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paraît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine* qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelque-une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches* ; et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est, des manières et des façons de vivre, comme des modes : les Français changent de mœurs, selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave,* s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar 171*
Montesquieu (*Lettres persanes*, 1721)

Annexe 4. Vigny et les chemins de fer

On comparera les métaphores qu'emploie Chateaubriand à propos du chemin de fer à vapeur, invention récente, à celles d'Alfred de Vigny. Les deux textes ont été écrits après un grave accident survenu en 1842 à Meudon, sur la ligne Paris-Saint Germain-en-Laye, en 1844 pour le poème de Vigny, et lors de la révision de 1847 des Mémoires :

Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor ;
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit: " Allons ! " mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Évitons ces chemins. – Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Alfred de Vigny (*La Maison du Berger, Les Destinées*)

-

Travaux proposés

Travaux écrits

1. Vous écrirez sous forme de pastiche du texte de Chateaubriand, une satire* d'une mode actuelle.

Aide : Un pastiche est une imitation inventive du style d'un écrivain. Pour écrire un pastiche, choisissez un autre sujet (vêtements, manières de parler, etc. et remplacez les noms et certaines caractéristiques par d'autres. Il suffit de conserver la syntaxe autant que possible, et de remplacer les champs lexicaux du texte par d'autres, en fonction du sujet choisi. Exemple fourni par notre collègue, à partir de *Ruy Blas* :

Modèle du Bazan de Victor Hugo

*Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,
Se carre, l'œil au guet et la banche en avant,
Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance,
Et qui, froissant du poing sous sa manche en haillons
L'épée à lourd pommeau qui lui bat les talons,
Promène, d'une mine altière et magistrale,
Sa cape en dents de scie et ses bas en spirale*

Pastiche d' Anne-Marie Le Corguillié

*Quel est donc ce nigaud, qui là-bas, nez au vent,
Se tourne, l'œil éteint et la banche tordue,
Plus aburi qu'un clown et plus sot que Charlot,
Drapant sa prétention avec son ignorance,
Et qui, froissant du poing sous sa manche en bluejean
Son ticket de métro qui n'a jamais servi,
Promène, d'une mine abruti et lugubre
Son transistor ronflant et ses baskets usées ?*

2. Vous comparerez, sous forme de plan détaillé*, le texte de Chateaubriand sur les « *Dandys* », à la Lettre XCIX de Rica à Rhédi sur « *Les Caprices de la mode* », dans les *Lettres persanes*.

Vous montrerez comment l'énonciation et les procédés d'un humour qui s'exerce sur des sujets voisins sont finalement très proches, malgré la différence des genres.

3. Composez, sur le modèle de celle de *Dandys*, une fiche à propos de cette même lettre.

Groupements de textes

Caricatures des gens à la mode

- *Marcher d'un grave pas...* (Du Bellay, *Les Regrets*, 86)
- *Les Précieuses ridicules* (Molière, scène IX)
- *Iphis* (La Bruyère, *Les Caractères*)
- *Les Caprices de la mode* (Montesquieu, *Les Lettres persanes*)
- *Dandys* (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*)

Axes de lecture

Les techniques de la caricature.

Les implicites de la mode :

- consensus social ;
- symbole (de charme, de revenus, d'âge, d'idéologie, de fonction sociale) ;
- défolement dans la fantaisie.

Notes

Américaine : nous dirions « Indienne ».

Chandelles : On les allume au début du spectacle. Au XVII^e siècle, placées sur un lustre accroché à une poulie, elles éclairent autant la salle que la scène (la rampe, rangée de lampes à huile placées sur le devant de la scène, n'apparaît qu'en 1640) et pour que la flamme ne se noie pas dans le suif (graisse animale) dont elles sont faites, il faut, pour les « moucher » (dégager la mèche), descendre le lustre à intervalles réguliers qui ont déterminé la division des pièces en actes. Les bougies de cire, apparues dès le XIV^e siècle, mais beaucoup plus coûteuses, restaient réservées aux demeures aristocratiques et à l'Église.

On voit que Mascarille applaudit avant même que la pièce commence.

Thomas Carlyle (1795-1881) : écrivain écossais. Né dans une famille pauvre qui le destine au métier de pasteur, il perd la foi au cours de ses études, et gagne sa vie comme traducteur. Excellent germaniste et germanophile, donc francophobe dans le contexte de l'époque (il se réjouira de la victoire allemande de 1870), il est peu connu en France. *Sartor Resartus : Vie et Opinions de Herr Teufelsdröckh* (1831) est un essai satirique auquel son caractère insolite a valu un échec auprès du public britannique et qui n'a connu le succès qu'après sa publication aux U.S.A. par Emerson. On a pu en dire que c'était l'œuvre d'un Céline écossais. En revanche, il a fait connaître en Angleterre les grands écrivains allemands de son temps, et son *Histoire de la Révolution française* (1837), qui en souligne à plaisir les aspects les plus sombres et hideux, a connu un immense succès et marqué durablement les esprits dans le monde anglo-saxon.

Contredanse : La *country dance* est en Angleterre, au XVII^e siècle, issue des danses campagnardes, comme son nom l'indique.

Les danseurs y sont alignés sur deux rangs, les hommes et les femmes évoluant face à face.

Elle passe en France, où elle devient « contredanse », en 1685, et donnera naissance au quadrille.

Enghien : Né en 1772 et émigré, Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien (1772-1804) fut enlevé en Allemagne sur ordre de Bonaparte et fusillé, après un simulacre de procès, dans les fossés du château de Vincennes. Ce meurtre, voulu par l'entourage républicain de Bonaparte, qui craignait une restauration de la monarchie, provoqua la rupture définitive de Chateaubriand et du Premier Consul, pour des raisons morales, et non politiques.

Flageolet : Sorte de petite flûte ancienne, à bec, à six trous ; cet instrument, qui connut une grande faveur, est aujourd'hui délaissé, peut-être parce que le son en est faible.

Garret : En anglais, grenier.

Hingant de la Tiemblais (1761-1827) : Il avait émigré à Londres en même temps que Chateaubriand, et vécu avec lui pendant deux ou trois ans.

Indicateurs d'opinion : On parle d'indices d'opinion quand leur présence ne paraît pas volontaire.

La Bouëtardais (1758-1809) : C'est le cousin germain de Chateaubriand. Il devait mourir à Londres, dans la misère.

Mortier : Le mortier est la coiffe de certains magistrats et, sous l'Ancien régime, le symbole de l'autorité judiciaire. Les présidents de parlements* portaient un mortier de velours noir orné de deux larges galons d'or, et les présidents à mortier n'avaient droit qu'à un seul galon, plus étroit.

Mouches : Les mouches étaient de petites pièces de taffetas de formes et de tailles variées, que les dames collaient sur leur visage. Cette mode, venue d'Italie en France au XVII^e siècle, durait encore au temps de Montesquieu.

Ornières de fer et chaudières errantes : Ce sont évidemment les rails et les locomotives. Les premiers chemins de fer se mettent en place, en Angleterre puis en France, aux environs de 1830. Ces métaphores, qui nous paraissent bizarres, traduisent la stupéfaction provoquée par la révolution industrielle, et l'embarras des écrivains pour en parler, comme de la répugnance de deux esprits très conservateurs face à la modernité. Voir Annexe 4, page 17.

Plan détaillé : Il s'agit d'un exercice de préparation au commentaire composé.

Après avoir relevé au brouillon les idées que vous pourriez développer, classez-les en plusieurs parties bien organisées, sans rédiger, suivant ce modèle :

1. Première partie

1)

a)

b)

...

2)

...

2. Deuxième partie

...

3. Troisième partie

etc.

Postures bouffonnes ou grossières : Cette grossièreté n'était sans doute pas absente des salons parisiens.

Pourpre : Les étoffes teintées de pourpre (un beau rouge violacé), au moyen d'un coquillage, le murex, étaient fort appréciées dans l'Antiquité, et furent réservées à l'Empereur, à Rome.

Depuis le Moyen Âge, la pourpre était aussi la couleur de la robe des cardinaux et de certains magistrats.

Les empereurs dormaient dans la pourpre : plus modeste, le compagnon d'infortune de Chateaubriand s'en recouvre et dort sous la pourpre

Rendre la nation grave : La légèreté est, paraît-il, un trait caractéristique des Français. Louis XIV, à la fin de sa vie, parvint en effet à rendre grave la Cour, sinon la nation, après un début de règne où les plaisirs et les divertissements s'étaient succédés. Après sa mort en 1715 la Régence avait renoué avec la gaieté.

Saphar : Montesquieu mêle plaisamment le calendrier lunaire persan, pour désigner les mois (le 8 Saphar est le 8 avril), et le nôtre pour les années (1717).

Satire : Du latin *satira*, variante de *satira*, texte en vers ou en prose, dont l'auteur s'attaque aux ridicules ou aux vices de ses contemporains.

Watchman : Gardien de nuit, veilleur.

Texte oratoire : Texte écrit en vue d'une communication orale officielle, ayant pour objectif déclaré de célébrer ou de convaincre. Caractéristiques : – l'ampleur de la phrase ;

- le travail stylistique (rythme, métaphores, etc.) ;
- le registre de langue (élevé).

Problèmes de méthode

1. Importance de l'appareil historique

Elle est signalée à propos d'autres Mémoires, ceux de *La Conquête de Constantinople*, dans les termes suivants :

« Les Mémoires sont un genre qui, plus que tout autre, ne peut être étudié qu'avec un apport important d'explications historiques, d'abord parce qu'il traite par définition d'un passé dont les élèves ne savent pas grand-chose, ensuite parce qu'il faut percer à jour les motivations de l'auteur et ses arrières pensées, qui sont déterminantes dans l'image qu'il nous donne des événements qu'il a vécus (récits) et des personnes qu'il a connues (portrait), image qui peut être assez éloignée de la réalité. C'est pourquoi la confrontation de deux témoignages s'impose, quand elle est possible. »

Cela explique que le témoignage de Chateaubriand soit ici confronté à celui de Carlyle. Si l'appareil historique proprement dit est réduit dans cette fiche (rien sur la Révolution, le Consulat et ce qui s'ensuivit), c'est qu'il n'a pas paru opportun de répéter les informations succinctes que l'on trouvera sur la fiche *Une Éducation digne de la liberté* consacrée au discours de Danton sur l'école républicaine.

2. Diversité du genre des Mémoires

On avait également fait observer :

« Les Mémoires sont d'abord un récit, et c'est avec les outils du récit qu'ils doivent ensuite être abordés, ou éventuellement ceux qui permettent de mieux comprendre la technique du portrait. »

Le texte de Chateaubriand nous conduit à élargir la panoplie envisageable : les Mémoires, comme tout récit, peuvent faire appel à tous les genres littéraires, comme ici la satire.

3. Intérêt des Mémoires, par delà l'histoire.

La présentation scolaire de certains auteurs, et par conséquent l'image que peuvent en retirer les élèves, les réduit trop souvent à quelques-uns de leurs aspects. Chateaubriand est de ceux-là. Écrivain romantique, développant dans notre littérature, après Rousseau, le culte de la sensibilité, grand styliste auteur de descriptions sublimes, répandant le goût de l'exotisme et défenseur du christianisme, accessoirement homme politique, apparaît ici sous un jour différent : ce Monsieur qui se prend très au sérieux comme écrivain et comme ambassadeur est aussi un bon observateur qui ne dédaigne pas de s'amuser des travers de ses contemporains. Les dernières pages des *Mémoires d'outre-tombe* révèlent aussi, comme nous l'avons signalé, un analyste particulièrement lucide de l'avenir de la société française.